



# L'homme-cholestérol

---

*Guillaume Siaudeau*

Il se lève tôt. Peut-être trop tôt. Puis il commence à remplir les petites fioles de cholestérol dans son sang. Au plasma il lui faut ajouter du bleu, du vert, du jaune, du rose, des graisses. Il commence la journée par repeindre l'intérieur de son corps. Tapisser le verso de ses chairs. Il n'a jamais su bricoler, mais ravalé sa façade interne est l'un des domaines dans lesquels il excelle. Fromage, œufs brouillés, jambon, autant de briques qu'il lui faut assembler pour construire sur ses rivières rouges assez de barrages. Le sang ne doit pas couler à flot. Le sang doit suinter, sécher, se reposer avant de caraméliser sous les glaces de sa chair.

Il est 10 heures. Il mange encore. Avant d'avoir terminé chaque bouchée, la piquette se faufile entre les aliments prémâchés. Du vin pour les entrailles. Poison pour les faibles, ciment d'ingrédients. Pourtant il sent bien encore une fois que son cœur fouette ses tempes. De petits coups, tout juste bons à abattre un nourrain. Comme si de minuscules marteaux frappaient les bords de sa caboche. Il faut faire barrage. Devenir le troupeau de castors dans ses veines. Stop. Le sang doit se calmer. Stop. Le médecin lui a dit gamma, cholestérol, stop.

Midi. Déjà ? Trois litrons se font la malle dans la poubelle sous l'évier. Trier ne sert à rien, trier ne sert à rien. Du verre, pilé, glacé, des morceaux de dentelle. La gazinière crache ses poumons, deux casseroles pleines à ras bord patientent. Quelques cacahuètes, hop, dans son gosier de fer, qui dégringolent jusqu'aux restes de l'aube. C'est la nuit dans son ventre, dans son cœur, dans son foie. Et les marteaux qui cognent comme une rébellion. La révolution intérieure est un cheval sans bataille. Amorphe. Attendre que les carottes soient cuites et digérées. Courts-bouillons, longs voyages. Et sa mâchoire d'acier qui mord, qui mord, qui mord, qui mord, qui mord.

14 heures. Café, clope, chocolats retrouvés au fond des poches. Son esprit est ailleurs mais ses yeux scrutent dehors. De droite à gauche. Les champs s'allongent sur

des hectares et il fut un temps où il les parcourait trois fois par jour. À quoi bon ? Les corbeaux viennent souvent au bas de sa fenêtre engloutir quelques vers à fumier. Des corbeaux presque aussi noirs que les yeux de son cabot malade. Il pourrait les chasser, mettre des trucs brillants sur les parterres pour leur dire qu'ils font chier. À quoi bon. Ils ne lui coupent pas l'appétit. Il lui en faut plus que ça. Entre lui et la table un ventre replet joue de l'accordéon. L'homme-orchestre. Celui qui fait du boucan avec sa bouche et son bide. Les corbeaux sont un public d'honneur. Il pourrait être seul, à ruminer tout ça. Mais les corbeaux sont là, près de lui, dans leurs robes de suie.

16 heures. Rien à signaler. Ses ronflements tentent de rejoindre le vent dehors. Ils se cognent aux vitres, aux murs, au crucifix qui le regarde dormir.

20 heures. Le cendrier est une baignoire blessée. Une piscine de cendres dans la brume hivernale. Il respire fort. Il respire vite. Les petits marteaux lui mènent la vie dure. Ça palpite là-dessous, ça grince, ça fourmille. Du gras et de la fumée, du tanin et du sucre. Deux heures au moins qu'il croit mourir toutes les minutes. C'est une pièce de puzzle incrustée entre une table et une chaise. Il se demande ce que ça fera quand les barrages ne céderont pas. Quand le béton armé tiendra bon et que les castors rentreront du sang sur les canines. Il avale de quoi colmater les dernières brèches. Le chantier se termine. Il en a sué. Il est fatigué. Il faudrait qu'il s'endorme pour longtemps. Une princesse obèse que personne ne voudrait embrasser. Condamnée à dormir.

Vers 21 heures il pose sa main sur son cœur et élargit sa bouche. Les barrages ne flanchent pas. Sa pompe à vie n'a jamais battu aussi vite. Sa tension doit être celle d'un sanglier qu'on vient d'encercler. Il voudrait sortir du sous-bois qu'il n'y arriverait pas. Déjà les chiens font une ronde et ses muscles halètent. Cette fois c'est la bonne. Il retombe dans sa chaise et le filet de bave qui coule sur son menton est une rivière libre.